

# Le départ

085\_01\_2021\_0262  
EA-07135  
10714\*\*

Dans le port de Toulon un navire se balance  
Sa voix gonfle et fait écumer les flots bleus  
Puis déployant soudain le pavillon de France  
Dans un dernier hurra fait ses derniers adieux

Sur le fort on le guette et le canon résonne  
Saluant nos soldats partant pour le Tonkin  
Et d'un accent joyeux une musique entonne  
Notre marche guerrière au sublime refrain

Là-bas sur la jetée immobile et muette  
Marguerite est venue évoquant le passé  
Voir encore une fois à son départ qu'on fête  
Celui qui fut jadis pour elle un fiancé

Ils s'étaient bien aimés puis un jour de tristesse  
Farouche il la quitte brisant leur avenir  
Et garda seulement de sa pauvre maîtresse  
Un petit médaillon modeste souvenir

L'ambition l'attire d'une gloire incertaine  
Avait grisé son cœur il s'était fait soldat  
Et le jeune homme était devenu capitaine  
A cet âge où plus d'un commence le combat

La frégate au loin disparaît dans la brume  
En emportant plus d'un peut-être pour la mort  
Dans le soleil couchant voyant rougir l'écume  
Marguerite revient en pleurant jusqu'au port

C'était le soir la lune éclairait sur la plaine  
Des cadavres sanglants et des affûts brisés  
Pirates et Chinois avaient calmé leur haine  
Et la brise soufflait sur les champs apaisés

Tous les pavillons noirs cachés dans l'ombre  
Avaient enfin surpris accablés nos soldats  
Et les Français vaincus succombant sous le nombre  
Et forcés d'abdiquer reculaient pas à pas

Les échos répétaient au loin la canonnade  
Le mont de Hui-lua paraissait tout sanglant  
Des derniers combattants de la rare fusillade  
Aux portes de Lang-Son éclatait faiblement

Les morts étaient nombreux, la plaine était immense  
Et parfois s'élevait le râle d'un mourant  
Les plaintes des blessés troublaient ce grand silence  
Et la lune brillait toujours au firmament

Et comme fatigué de la danse macabre  
Un blessé pouvant à peine se soutenir  
Entre ses doigts crispés tenait encore son sabre  
Comme si le combat n'eut jamais finir

Une balle l'avait frappé dans la mêlée  
Son cheval affolé s'enfuyait au hasard  
Et comprimant alors sur sa veste brûlée  
Le sang qui l'inondait il s'assit à l'écart

Trois fois son escadron sur l'arène sanglante  
Près de lui se forma pour revenir au feu  
Trois fois il entendit la charge frémissante  
Qui semblait lui jeter comme un dernier adieu

Puis les hussards français les escadrons rapides  
Au détour du coteau disparurent soudain  
Il sentit dans ses yeux quelques larmes humides  
Car il ne pensait plus les voir le lendemain

Dans la grande pagode asile de souffrance  
Où les cris des blessés s'élevant par moment  
Au fond l'un deux appelle et la sœur d'ambulance  
Auprès du capitaine arrive doucement

Dans sa main amaigrie il prend sa main tremblante  
Et fait signe qu'il veut parler alors ses mots  
Saccadés, déchirant sa poitrine haletante  
S'échappent de sa lèvre avec des longs sanglots

Ma sœur vous reverrez le pays de ma mère  
Emportez avec vous ce petit médaillon  
Allez trouver l'enfant que j'aimais naguère  
Marguerite là-bas rappelez-lui mon nom

Rendez-lui ce bijou c'était ma fiancée  
Dites-lui qu'en mourant je l'avais sur mon cœur  
Ma mémoire ne peut en elle être effacée  
À ma mère donnez aussi ma croix d'honneur

Voici le médaillon j'ai mouillé de mes larmes  
Ce triste souvenir de nos jours de bonheur  
J'implore le pardon la carrière des armes  
Me fit ambitieux et j'ai brisé son cœur

Recueillant pour mourir son âme douce et forte  
Il semblait supplier dans un regard profond  
Quand tout à coup la sœur pâle comme rose  
Serra plus fortement la main du moribond

La mort allait venir sur le front du jeune  
Elle mit en pleurant le baiser des adieux  
Et murmura tout bas Marguerite pardonne  
Le blessé tressaillit et mourut radieux

0062\_1996\_guyon\_jean-louis  
manuscrit Jean-Louis Guyon, Saint-Hilaire-de-Riez, 1903  
saisie Jean-Pierre Bertrand